

A detailed oil painting of Jesus Christ's face, showing his eyes, nose, and beard. The lighting is dramatic, highlighting the texture of his skin and the intensity of his gaze. The background is dark and textured.

ALAIN VIRCONDELET

JÉSUS

Flammarion

Extrait de la publication

ALAIN
VIRCONDELET

JÉSUS

« De Jésus, l'on pourrait dire qu'il est toujours sur la route, en marche, pour consoler, accueillir et guérir. Traversant les siècles, il emprunte mille visages, il est Bach qui ouvre au Royaume, Van Gogh qui illumine Arles d'une multitude d'étoiles, les moines assassinés dans la solitude de Tibhirine, les Juifs dans l'enfer d'Auschwitz. Il est tout ce qui permet d'ouvrir la voie, d'effacer les cloisons, d'imposer l'amour. »

De l'Annonciation à la Résurrection, tous les grands épisodes de l'histoire de Jésus sont ici revisités, plongeant le lecteur au cœur d'une Palestine déjà troublée. Vaste récit à la fois épique et réaliste, cette nouvelle Vie de Jésus éclaire le destin d'un homme dont la parole, inouïe en son temps, demeure intacte aujourd'hui. Au-delà de l'icône révéérée des chrétiens et de son message de liberté et de justice, Alain Vircondelet fait apparaître l'infatigable porteur de l'espérance dans son humanité frémissante.

Alain Vircondelet, écrivain et universitaire, est l'auteur de nombreuses biographies consacrées à de grandes figures de la spiritualité chrétienne, toutes traduites en de nombreuses langues.

Flammarion

Christ Salvator Mundi, par Fernando Yanez de Almedina, 1560, Caylus Anticuario, Madrid ©
Bridgeman Art Library

Jésus

Alain Vircondelet

Jésus

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0813-0137-5

Pour Antoine, Albertine et Aurélien.

« Cette obscure clarté qui tombe
des étoiles. »

Pierre Corneille, *Le Cid*

Prologue

Chapitre 1

Où il est question du début du monde et du refuge de Dieu dans un trou noir

L'histoire commence bien avant Jésus, dans la nuit des temps, quand il n'y avait encore rien et qu'il y eut tout, quand le néant laissa la place au ballet bien réglé des planètes, et que surgit le monde, neuf, innocent, sauvage. Une histoire sans hasard dans le grand mouvement des astres et des mondes organisés, dans le vaste périple des étoiles.

Il faudrait remonter au début des temps, quand Dieu, dit-on, les instaura et qu'il voulut ensuite revenir sur le destin du monde qu'il jugeait imparfait. Une histoire incroyable qui inspira un nombre incalculable de livres. Si des milliards d'hommes ont renoncé à y croire, des milliards d'autres hommes y croient encore dur comme fer. Pas de chaos dans l'ordre de l'univers, disent-ils, pas davantage de coups de dés, aveugles et capricieux qui, sans conscience aucune, auraient jeté dans le monde les hommes, les animaux, les plantes, toutes les particules élémentaires, les moins douées d'intelligence apparente, les moins futées à se reproduire, les moins curieuses pour s'acclimater aux saisons incertaines, les moins tendres pour se couler dans les bras des autres espèces. Pas d'autre choix,

dans l'évolution millénaire de l'univers, qu'une main tendue, suprême et douce, ouverte aussi, qui chercherait à s'allier à ce qu'elle a donné : le jour, la nuit, les lueurs de l'aube, les crépuscules roses qui s'étirent à l'horizon de toutes choses, le chaud du soleil, et les mers et les terres, les fleurs hybrides, les animaux qui connaissent mieux que quiconque le passage du temps, les hommes encore, jamais jetés dans le monde, jamais livrés à eux seuls, mais offerts au monde. Qu'une main immense, qui aurait donné ça, la vie, qui court et ruisselle partout. La vie, son désir, furieux, inassouvi, de rejoindre et d'unir. Et tout le champ des possibles livré par elle à tout ce qui vit, palpite et frémit, et ne peut être le fruit d'un système aveugle et sourd, qui roulerait, imbécile, seul, et misérable, et qui avancerait vers qui, vers quoi, sans but et sans regret. Pas jeté dans le monde, mais donné, aimé. Pourquoi ne pas vouloir y croire ?

La main de Dieu tendue dans la musique des étoiles et des comètes, dans le grand chant des vibrations cosmiques, la main ouverte, la paume visible, les doigts tendus, vers ceux de l'homme, vers les pétales de toutes les fleurs, les yeux de tous les chiens, les plis de tous les paysages. Ainsi aurait commencé le monde, l'incroyable parade des planètes, l'inexpliqué cheminement de la préhistoire, qui donne le tournis. La main de Dieu vers d'autres mains, d'autres yeux.

Du haut de son échafaudage, Michel-Ange n'en finit pas de concevoir le début de l'histoire. Sous les voûtes de la chapelle Sixtine, la main de Dieu rejoint celle de l'homme. Mais l'index de Dieu ne touche pas l'index de l'homme. Il influe, il magnétise, il irradie mais il ne touche pas, il ne prend pas : il crée la même main que la sienne, belle, large, ouverte, offerte. C'est ainsi, n'est-ce pas, que commence la vie de l'homme, Adam, si vous voulez. Dieu est en lui,

Dieu le traverse comme un courant, comme une onde qui vibre et le recharge. Dieu, c'est son nom, est ce courant, cette onde, ce mouvement qui brûle et réanime. On pourrait l'appeler aussi bien la foudre, le feu, le chant, la poésie, l'eau qui bénit la terre, le désir, Dieu ou encore Bach, Mozart, la musique en tout cas, qui traverse, parcourt, enfreint les barrières et les codes, oui, il pourrait s'appeler comme ça, Dieu, cette folie, cette force qui va vers les hommes et les anime, embrase leurs corps.

Donc le doigt de Dieu ne touche pas l'index de l'homme. Et Adam vibre et brûle du grand feu de Dieu. Mais Dieu est trop naïf, il croit qu'Adam saura rester à son image, belle, forte, vaste, ouverte. Bien qu'il soit Dieu, il ne sait pas qu'Adam va aimer les cendres de son feu, le noir des flammes, préférer la nuit qui respandit d'autres feux, bleus, livides comme la mort, des feux froids, qui glacent et torturent, des feux de haine, de guerre, des brasiers de douleur.

C'est que Dieu ne veut pas retenir de force sa créature, il l'a voulue libre, libre de l'aimer, de vivre avec lui, dans sa paix, dans l'harmonie des saisons et des cycles, dans la douceur de miel des champs de blé, sous l'abondance des treilles, dans les vallons de lait qu'il avait créés. Mais rien de tout ce qu'il avait prévu ne se réalisa, les jardins immaculés et le bonheur d'être ensemble, d'être rejoint. Alors l'homme fut chassé et Dieu disparut.

Cependant Dieu veillait, il avait feint de se retirer, d'oublier les hommes. Des calamités s'accablaient sur le monde qu'il avait conçu, des déserts s'étendaient là où il y avait semé l'or des céréales et tendu la clarté verte des mers et des forêts. Partout, le chaos et les cités ensorcelées, comme si Dieu avait abandonné l'univers, comme s'il s'était retiré dans un trou noir, si profond que les plus grands savants

du monde ne pourraient jamais le voir ni le débusquer. On en avait conclu qu'il n'existait pas, qu'il n'avait jamais existé, qu'il était une fable, une histoire de veillée pour adoucir la colère des hommes, leur faire craindre quelqu'un quand même, car ce n'était plus possible finalement de vivre toujours dans cette guerre, dans cette nuit. Dieu continuait pourtant le travail commencé. Dieu n'était pas mort car Dieu est le souffle, et le souffle ne peut se tarir. Dieu est le vent qui va et vient, indomptable, insaisissable, chaud et froid, sirocco et blizzard ou bien zéphyr qui tiédit les arbres fruitiers quand ils ne parviennent pas à bien mûrir.

Dieu souffle sur les malades, une brise qui passe sur eux et il les enlève, les emmène avec lui. Chaque jour qu'il a fait, Dieu ramène ainsi les malades. Et le souffle les sauve. Cette fois-ci, Dieu ne fait pas comme au début des temps, il serre la main des malades, très fort, et il ne la lâche plus. La route est longue, sidérale, pour rejoindre le lieu retiré de Dieu, le lieu obscur qui manque aux savants, sans lequel ils pourraient dire qu'il n'y a rien qu'un monde de hasard, qui n'a aucune force intelligente, aucun dessein, simplement une mécanique qui roule sur elle-même, livrée aux rouages tyranniques d'une machine infernale, toujours inconnue, insatiable et têtue.

Quelquefois encore, Dieu reste caché dans l'espace ignoré, il laisse les planètes poursuivre leur valse régulière, et se croiser des vaisseaux et des sondes qui veulent faire des passerelles entre elles. Dans ce lieu si reculé où Dieu observe le manège de l'univers, règne le vent qui brasse l'espace et régénère tous les êtres vivants qu'il a recueillis chez lui, tout ce brassage d'êtres, de molécules, devenues particules infinies et qui se pulvérisent dans l'air nouveau. Et ce grand mouvement rejoint le souffle de Dieu, sans

visage, mais qui se fond en chacune des particules comme un courant d'amour. Une bénédiction.

Il ne faut pas croire, non, que Dieu reste étranger au sort de l'univers. Que des événements aléatoires, des accidents dans l'ordre des planètes, le dépasseraient, lui rendraient insurmontable le projet qu'il a conçu pour lui. Il sait tout cela. Il a promis cependant de sauver son œuvre, de ne pas la laisser à la dérive mais de rétablir l'alliance qu'il a toujours voulue, et cela de tout temps. De temps en temps il faut bien reprendre en main le grand dessein, en finir avec l'arrogance des mondes. Il l'a promis depuis longtemps : un jour viendra où il enverra son fils pour parachever son plan, sur cette terre où les hommes se livrent au chaos de l'intelligence, égarés qu'ils sont dans la nuit de Dieu qu'ils ne savent plus reconnaître, asservis de rites et de fausses lois, étourdis de fausses joies. Il enverra son fils pour racheter les hommes, pour leur permettre d'être sauvés, de le rejoindre. Parce qu'après leur mort terrible, qu'en adviendrait-il de cet esprit qu'il avait mis jadis en eux ? Au fond de quelle absurde fosse iraient-ils s'ensevelir au lieu de se couler à nouveau dans le grand souffle originel ? En tout cas, c'est ce que croit Dieu. Yahvé, le Vent, le Grand Souffle, la Musique, la Poésie, comme vous voulez. Mourir et renaître, assure-t-il. Vivre et mourir, et retrouver vie et renaître encore. Mais autrement cette fois. Dans le grand vent du lieu ignoré, dans la dernière citadelle qu'aucune onde, aucun radar ne pourront jamais repérer, loin, très loin, derrière les planètes, à des milliards de milliards d'années-lumière de notre système, dans le grand manteau de vent de Dieu.

Dieu envoya donc son grand souffle créateur pour que naisse son fils.

« Va, lui dit-il, qu'il retrouve les hommes, qu'il se mêle à eux, qu'il les instruisse du grand lieu de son Père, de son Royaume et où je les attends, qu'il les rende enfin dociles. J'ai une peine infinie à le voir partir, parce que je l'aime, et que je ne veux pas le voir mourir, et pourtant il faudra bien qu'il meure. Va, mon fils, rassemble-les tous, annonce-leur la bonne nouvelle ! »

C'est ainsi que Dieu parla dans le grand jeu des vents, dans la musique qui se fait au passage des particules vivantes, heureuses et apaisées. Dans le ballet de tous ceux qui étaient jadis vivants et qui, fidèles à l'alliance ou infidèles, se retrouvent ici, dans la douceur de la maison de Dieu. Au cœur du Poème.

Chapitre 2

Où Jésus le Fils est annoncé à Marie

C'est donc de l'immensité biologique que viendrait Jésus, créé par son père dans le ventre d'une vierge, Marie de Nazareth. Il a suffi d'un jet de lumière, d'un rayon violent, magnésique, pour qu'il s'attache à son ventre et y prospère jusqu'à la nuit de Bethléem, nouveau-né réchauffé par le souffle des bêtes. L'histoire commence comme un conte mythologique, il faut de la foi pour y croire, au moins se laisser emporter par elle, renoncer à la raison, se faire petit enfant.

Dieu donc a choisi une jeune fille pure et modeste de Galilée, il aurait pu choisir d'autres jeunes filles mais il a voulu que cela soit ainsi. Ses voies sont impénétrables. Ce jour-là, Marie est dans sa chambre, elle s'est retirée, elle a revêtu pour s'endormir une longue robe blanche, elle s'est agenouillée au pied de son lit et elle a prié, afin que vienne enfin le Messie promis d'Israël, qu'il mette fin par sa venue au chaos et aux esclavages, que cesse la tyrannie de la violence et des blasphémateurs. Elle ne sait pas encore le projet de Dieu qui a dépêché un de ses anges de lumière pour porter l'éclair dans son ventre. Marie prie, elle semble chanter, elle psalmodie dans le silence de la nuit. La lumière

surgit, elle auréole la chambre, elle en est effrayée et peu à peu discerne dans le halo de lumière la silhouette de l'ange.

Brentano, le poète allemand, est au chevet de Catherine Emmerich, la mystique stigmatisée qui, chaque vendredi que Dieu fait, entre en extase et revit la passion du Christ. Il est assis tout près d'elle, au bord du grand lit dont les taies si blanches, presque empesées, vont bientôt s'imbiber du sang qui coule du front et des tempes de Catherine. Il a un petit cahier sur ses genoux et il note toutes les paroles qu'elle balbutie, sans s'arrêter, comme un grand fleuve qui n'en finit pas de se déverser, un torrent qui fracasse et roule. Elle dit que l'ange parle à mi-voix à Marie, qu'elle ne peut pas les entendre, sauf à la troisième fois, quand Marie relève son voile et tend ses yeux vers l'ange. Catherine perçoit, de cela elle en est certaine, les paroles de l'envoyé, les mêmes que celles de l'Évangile : « Voici la servante du Seigneur », et la réponse de Marie : « Qu'il me soit fait selon votre parole. »

Elle dit encore qu'à ce moment-là le plafond de la chambre « paraissait enlevé, et le ciel se montrait ouvert sur sa tête ». Alors la lumière qui émanait de l'ange sortit en flots et envahit Marie, l'inonda à son tour de clarté, la rendit diaphane, presque irréaliste. De ses mains ouvertes qui disaient oui jaillissaient de longs filets éclatants. Elle répétait inlassablement : « Qu'il me soit fait selon votre parole. »

La lumière ensemçait Marie, elle sentait en elle une coulée d'amour qui la remplissait, cette douceur presque sucrée, liquide, onctueuse, comparable peut-être, elle n'en pouvait rien dire, à ce qu'on racontait de l'amour entre les humains. Une coulée chaude, inconnue, toujours renouvelée, et dont elle percevait en elle le passage, comme le courant de l'eau dans les rivières.

Il y avait aussi le silence. Le plus difficile à expliquer, à reproduire. Fra Angelico le connaissait bien, ce silence, dans la cellule de son couvent de Florence, quand, à matines, il restait prostré sur le dallage de marbre, froid et lisse, à contempler la Sainte Face. Le même silence que celui du soir quand, juste après le *Salve Regina*, le père abbé venait bénir tous les frères, sans un bruit, seulement le murmure feutré des bures qui frôlent le sol. Par les petites fenêtres des cellules, il pouvait entendre le calme de la nuit qui monte du patio, un silence parfumé du sucre des bougainvillées et des lauriers roses lancés à l'assaut des murs. Il sait que, comme ici, l'Annonciation est d'abord silence. Il la veut ainsi : l'ange surgit dans la maison à arcades, il s'agenouille devant Marie, la lumière qui l'entoure nimbe à son tour la jeune fille, la presque enfant, elle la pénètre et l'auréole. Pas de paroles, c'est une nuit chaude de Galilée, peut-être, au loin, à peine perceptibles, le piétinement des ânes, inlassables au puits, et le pas des derniers caravaniers qui rentrent au village, fourbus mais apaisés.

Jésus est conçu dans ce silence parce qu'il en vient, du très lointain lieu de Dieu, où sont rassemblés des milliards d'années et des milliards de pensées fondues en lui. Il vient au monde pour lui dire qu'il doit se préparer à se réunir dans la loi d'amour où fusionnent toutes les consciences, où il n'y a plus d'individus, plus d'ego, plus rien que ce grand champ d'âmes anéanties dans la vague d'amour. Cette mer.

Marie n'a que quatorze ans. Elle ne sait rien de la vie, de l'amour, de ce que c'est que d'être mère, des montées de lait qui vont engorger ses seins, de son corps qui va changer, de ses nausées et de ses vomissements et aussi de ses fatigues soudaines. Mais rien surtout de cette douleur des mères qui doivent apprendre le délaissement de leurs

enfants, les mettre sur la voie de leur mort. Jésus grandit dans son ventre, elle le sent tressaillir. Elle protège son ventre, elle dit : « Mon tabernacle. »

Voilà ce que Dieu, Yahvé, la Musique, le Souffle, le Poème voulait pour le monde qu'il avait créé. C'était le dernier grand mouvement de son dessein, l'ultime phase de son plan : appliquer la loi d'amour, s'en donner les moyens, puisque sans lui les hommes ne pouvaient que détruire son ordre, vaquer à leur folie. Son fils conçu dans le ventre intouché d'une vierge, qui viendrait ranimer les hommes, leur rendre le sel.

C'est un conte incroyable, une de ces histoires d'Orient où rien ne nous surprend, les tapis qui volent et les cavernes logées au cœur des montagnes qui s'ouvrent en deux quand on prononce des formules magiques. Une histoire féerique, avec des effets spéciaux, des anges qui surgissent, porteurs de lumière, scintillants comme des néons qui étincellent les snacks le long des autoroutes américaines, qui aveuglent comme les enseignes des casinos de Las Vegas, avec des naissances qui se passent d'étreintes, comme dans les romans de science-fiction de Bradbury.

Mais rien, n'est-il pas vrai, ne peut échapper au désir de Dieu, à sa volonté créatrice, à ses projets. Voilà qu'il a manigancé un plan inouï, un fils venu de son lieu vibratoire, de son espace pneumatique, un lieu qui aspire et fusionne. Ce lieu, le sien : l'amour. Cette force irrésistible, supérieure, et qui agence son monde.

Marie ne peut confier son destin à quiconque. Elle n'est encore que la fiancée de Joseph, promise à lui. Qui donc pourrait croire à cette fable ? Qui ? Qui pourrait admettre qu'elle porte un enfant qui n'a pas été le fruit d'une union charnelle ?

Dans le silence de sa maison, elle accepte pourtant peu à peu cette évidence. Elle porte, c'est l'ange qui le lui a dit, celui qui va sauver Israël et le monde. La nuit, quand elle monte sur la terrasse pour prendre un peu de fraîcheur, elle regarde la vallée entière et ses coulées de palmiers, et les petits cubes de maisons carrées enchevêtrées, son village. Elle voit le ciel clouté d'étoiles qui scintillent, elle n'a qu'une seule chose à faire, contempler sa grandeur, sa vastitude, offrir sa foi qui ne demande aucune explication. Ce qu'elle veut, c'est seulement ça : être ouverte à l'apparition.

Depuis peu, elle a vu l'ange. Elle n'ignore plus rien de son halo de lumière, de sa présence, de ses paroles qui n'en étaient pas vraiment et qu'elle comprenait quand même, lettres étincelantes qui sortaient de sa bouche. Oui, disait Catherine Emmerich à son fidèle Brentano, « c'étaient des lettres qui jaillissaient, lumineuses, stellaires ».

Cet enfant serait-il donc le sauveur d'Israël ? Sa renommée n'aurait-elle pas de limites ? Jusqu'où, le prodige ?

Ernest Renan qui ne croit à rien tant qu'à la raison fulmine dans son bureau. Il ne peut se soumettre, dit-il, au credo des contes de fées. Aux histoires abracadabrantes qui font de Marie l'épouse virtuelle de Dieu. Un temple vivant que Dieu aurait choisi, comme ça, au hasard. Le Dieu de Renan, presque abstrait, n'a aucune intention de mimer les hommes. Qui donc a pu inventer cette histoire ? D'où est-elle partie ? Jésus est né d'une union humaine, parce que c'est ainsi que naissent les hommes. Il a mené toute sa vie de prédicateur parce qu'il était doué d'un talent immense, thaumaturge qui guérissait les malades, faisait se lever les foules endormies. Où est le miracle divin ? Mais Renan, c'est saint Thomas. « Homme de peu de foi, il te faut donc des preuves. Les voici. Touche mon flanc, mets tes doigts

dans mes plaies. Je suis Jésus le Ressuscité » : ainsi dut parler Jésus à Renan. Bien après sa mort, juste avant d'accéder dans le grand tout de son lieu, dans le vertigineux espace du Souffle à jamais vivant.

Chapitre 3

Où Joseph et Marie quittent Nazareth pour rejoindre Bethléem

Partir pour Bethléem, c'est défier le froid de l'hiver et les montagnes recouvertes de fine gelée blanche qui durcit jusqu'au fond des vallons et poudre le faite des oliviers et des épineux que ne peuvent plus brouter les chèvres. L'édit de César Auguste qui exige à chacun de se faire recenser dans sa ville d'origine oblige Joseph et Marie à quitter Nazareth. La route est longue et Marie ne sait pas comment elle supportera le voyage. Joseph l'a installée sur son âne, ils marchent presque au pas, rejoignent ceux qui se disent de la maison de David, les hommes et les femmes, les enfants, les animaux qui braient, les chameaux qui se déhanchent lentement le long des pistes sableuses. La nuit, ils dorment dans des caravansérails toujours bondés, des lieux de passage et d'exil, où se croisent marchands et bandits, miséreux et voyageurs, voleurs et prostituées. Avant de dormir, ils chantent les psaumes qu'ils ont toujours sus, les vieux cantiques qui espèrent dans la venue d'un Sauveur qui les libérera de leur joug et leur rendra la terre promise de toute éternité. Bientôt, ils le croient, le Sauveur sera parmi eux et Yahvé soit loué, disent-ils, pour sa compassion !

Marie, instinctivement, protège son ventre de ses deux mains, elle est au terme de sa grossesse, redoute que les douleurs ne surviennent en route mais elle apaise ses craintes car elle sait que Dieu ne veut pas ça pour son fils. Alors elle va au pas de l'âne, elle se concentre sur les tressautements de son ventre, sur la respiration secrète qu'elle décèle et ressent là, précisément, au milieu de son ventre, un cœur qui bat. Elle seule le sait. La route continue. La longue file des voyageurs longe des champs encore meubles, mais la terre autour de Bethléem est riche en céréales, plus tard c'est l'or des blés qui va les recouvrir. Bethléem, c'est la ville du pain, dit-on, et celle des fruits. On la surnomme *Ephrata*, littéralement « riche en fruits ». Hâte d'y arriver, de trouver refuge dans la chambre d'une hôtellerie. Le petit village est un damier de cubes blanchis à la chaux. Des palmiers dattiers en surgissent et leurs palmes restent vertes malgré le froid. Joseph ne peut obtenir de chambre, depuis cette affaire de recensement l'hôtellerie est prise d'assaut. Il rassure Marie, la met à l'abri des regards et de la foule, lui demande d'attendre, le temps qu'il trouve un lieu. Il revient, préoccupé, et se rend dans une petite étable. Il y installe Marie et l'âne, dépose ses maigres bagages, et attend la nuit.

Elle vient, cette nuit, dans la clarté bleue des étoiles. Marie sent les premières douleurs. Elle sait que c'est cette nuit-là que tout va se jouer. Elle se souvient de l'ange, de la promesse qu'il lui a faite : « Ce sera un garçon, il sera le Messie et tu l'appelleras Jésus. »

Tout commence. Il vient, l'enfant, dans la douleur de Marie. Il n'y a pas de femme pour l'aider, que Joseph qui prie au seuil de l'étable, pas d'autre souffle que celui de l'âne qui diffuse sa chaleur de bête, comme s'il avait compris l'histoire qui se joue. C'est ainsi que naît Jésus.

Pourquoi les étoiles brillent-elles autant cette nuit-là, tels des repères dans l'obscurité, des voies tracées, des éclats du lieu de Dieu ?

Il semble à Marie que, pendant la délivrance, l'étable, qui n'est en fait qu'une grotte dont la façade a été bâtie d'un mur de roseaux tressés, se soit soudain illuminée, et que d'innombrables présences ont envahi le lieu. Ce sont les cohortes des anges qui viennent les réchauffer, clamer leur joie de leurs musiques secrètes. Dehors, la nuit est tranquille, d'une douceur de lait. On n'entend pas un cri, aucune colère ne résonne, aucune violence ne se fait. C'est une nuit épargnée de la douleur du monde, une sorte de trêve, de cessez-le-feu, et personne ne sait pourquoi il y a tant de douceur dans cette nuit. On dit que cela faisait penser à la douceur du jardin d'Éden, établi par Dieu et qui avait été trahi.

Il y eut d'autres nuits de Bethléem, bien après la mort de Jésus, dans l'interminable déroulement des siècles, où Dieu a fort à faire pour préserver l'ordre. D'autres nuits où Jésus naît de nouveau, où la clarté des étoiles est plus intense, étincelant d'une clameur vivace, surnaturelle. Nuits de Bethléem comme des nuits de résistance, des nuits d'avènement et d'espérance ! Au creux du gouffre, dans les ténèbres des camps nazis, Noël reste encore Noël pour les chrétiens déportés, il y a même des Juifs qui secrètement imploront Jésus de les délivrer. Où trouver de la force et de l'innocence, des raisons d'espérer et de célébrer quand tout autour de soi n'a plus de lien avec le monde, comme lâché dans le grand vide de la nuit, livré au mal ? Comment faire pour que Noël, même tu, même murmuré, s'élève comme un chant et fasse réapprendre le désir du don ? C'est la nuit de la Nativité, Bethléem il y a deux mille ans, Bethléem encore aujourd'hui. Nul ne pourra jamais

s'y opposer. Ni ceux qui font les camps, ni ceux qui imaginent des trous immenses pour ensevelir des cadavres, des à peine morts, des encore vivants, des enfants et des mères, des vieux et des vieilles, des artistes, des chanteurs, des pianistes, des peintres, des tailleurs d'étoffes et de pierre, des mendiants et des débiles, des fous et des patriotes. Tous ceux qui continuaient le lien, tissaient la tapisserie.

Dans le baraquement ouvert au froid, aux clayettes de sapin qui laissent passer le givre et le gel, par moins trente degrés, il y en a qui se souviennent de la nuit de l'étable. C'est une autre crèche ici, et l'haleine des moins faibles réchauffe celui des leurs qui va mourir. Pour le mourant de Mauthausen ou de Birkenau, c'est Bethléem et le Golgotha à la fois. À mi-voix, tandis que les autres déportés, des Juifs pour la plupart, les écoutent, des voix s'élèvent, balbutient des chants oubliés, leurs mains se croisent et se serrent, et le souffle de Noël monte dans la nuit. Des étoiles sont accrochées au ciel noir, elles scintillent avec une dureté inquiétante, persistent dans leur éclat d'argent, indifférentes. Le chant se souvient des nuits de Noël dans les villages, des mots simples et naïfs, des histoires de hautbois et de musettes qui célèbrent la venue du « divin enfant ». Étrange nuit qui fait oublier les clameurs des chiens, les cris et les hurlements, les ordres et les mitrailles, la langue allemande, autrefois si douce quand elle chantait Bach dans les chapelles de bois et devenue si rauque, si barbare ! Il y en eut plusieurs de nuits de Noël à Mauthausen et à Birkenau, et jamais le petit chant de Bethléem n'a été oublié. Quelquefois des Juifs se convertissaient à leur douceur, comme une manière de revenir avant l'enfer. Vers quoi, vers qui ? Peut-être vers l'enfance, la toute petite enfance dans les bras des mères.

Il y eut aussi des nuits de Noël qui faisaient cesser le feu et la guerre, des nuits qui retrouvaient la grâce du silence et des chants enfantins, dans Jérusalem toujours déchirée. Même grâce qui faisait trêve à la souffrance de Thérèse dans son lit du carmel de Lisieux, à l'agonie de Bernadette à Nevers, de Jeanne dans son cachot ou de Jean de la Croix.

Dans tous les hôpitaux du monde, jusqu'au vertige, des humains naissent et meurent, la nuit de Bethléem. Les médecins et les infirmières se partagent la tâche. Même ceux qui ne croient en rien notent que l'enfant qui vient de naître est né la nuit de Noël, que l'homme qui vient de mourir cette nuit-là a comme une chance particulière, reçu une bénédiction. C'est que Bethléem est depuis la naissance de Jésus le lieu de l'espérance, d'un espoir infini qui rallierait d'autres mondes, d'autres joies.

Dans l'étable, Marie se repose, apaisée, irradiée. Il n'y a de place que pour la louange, que le temps ne peut plus mesurer. Depuis des siècles, dans les grands ordres monastiques, cette nuit-là n'a pas de prix. Elle brise l'ordre du temps, rétablit et accomplit le lien. Autour de l'étable, tout dort. Peu savent déjà la nouvelle, Joseph, Marie, eux la reconnaissent : à cette douceur qui préfigure le lieu de Dieu, à chaque fois retrouvée dans la naissance d'un enfant, quelque chose qui échappe à l'histoire, se vit par effraction, visible au rayonnement du visage de la mère, à l'apaisement immédiat de toute douleur, à l'oubli des choses du monde, aux larmes du père. Après, tout peut bien recommencer, mais il y a eu ce temps disponible. On va l'appeler le temps de Dieu.

Chapitre 4

Où se découvre la splendeur de cette nuit

Dans les maquis du Vercors, les nuits sont semblables à celles de Judée. Même silence rendu à d'autres réalités, à d'autres expériences. Au fond des bergeries, les résistants ne craignent pas les embuscades. Ils veillent et contemplent la clarté des étoiles qui profilent les vallons, dessinent les ravins, soulignent les arbres. Les étoiles sont des repères qui fixent les chemins, témoignent de l'ordre de l'univers. Quelquefois, certaines d'entre elles filent comme des comètes, avec leurs queues de lumière qui se pulvérisent. Elles semblent se décrocher de la voûte céleste et tomber dans le vide. Les maquisards souvent sortent de leur tanière et dorment, malgré le froid, à même le sol, les yeux face au ciel. L'endormissement ramène aux douceurs de la toute petite enfance, aux émerveillements. Le face-à-face dure longtemps, rien ne bouge, ni eux ni les étoiles : que cet éblouissement comme un signe de Dieu.

Dans la nuit de Bethléem, il fallut bien cependant que Dieu annonce la naissance du Sauveur. Les bergers de Gaza, dans leurs maisons, virent que les étoiles, cette nuit-là, étaient plus intenses que d'habitude. Brillèrent avec plus de violence et semblaient tressaillir, vibrantes. Alors ils surent que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer,

Composition et mise en page



N° d'édition : L01ELJNFF8871N001
Dépôt légal : février 2007